

Robert Muchamore



LE PRISONNIER

Par l'auteur du best-seller **CHERUB**

Extrait de la publication



05. LE PRISONNIER

Printemps 1942. Depuis huit mois, Marc Kilgour, l'un des meilleurs agents de Charles Henderson, est retenu dans un camp de prisonniers en Allemagne. Affamé, maltraité par les gardes et les détenus, il n'a plus rien à perdre. Prêt à tenter l'impossible pour rejoindre l'Angleterre et retrouver ses camarades de CHERUB, il échafaude un audacieux projet d'évasion. Au bout de cette cavale en territoire ennemi, trouvera-t-il la mort... ou la liberté ?

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.hendersonsboys.fr



Entrez dans la communauté CHERUB
www.cherubcampus.fr

**Henderson's Boys V:
Le Prisonnier**

www.casterman.com

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *The Prisoner*
© Robert Muchamore 2012 pour le texte.

ISBN : 978-2-203-07757-7
N° d'édition : N.10EJDN001006.N001
© Casterman 2012 pour l'édition française.
Achévé d'imprimer en août 2012, en Espagne.
Dépôt légal : octobre 2012 ; D.2012/0053/456
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

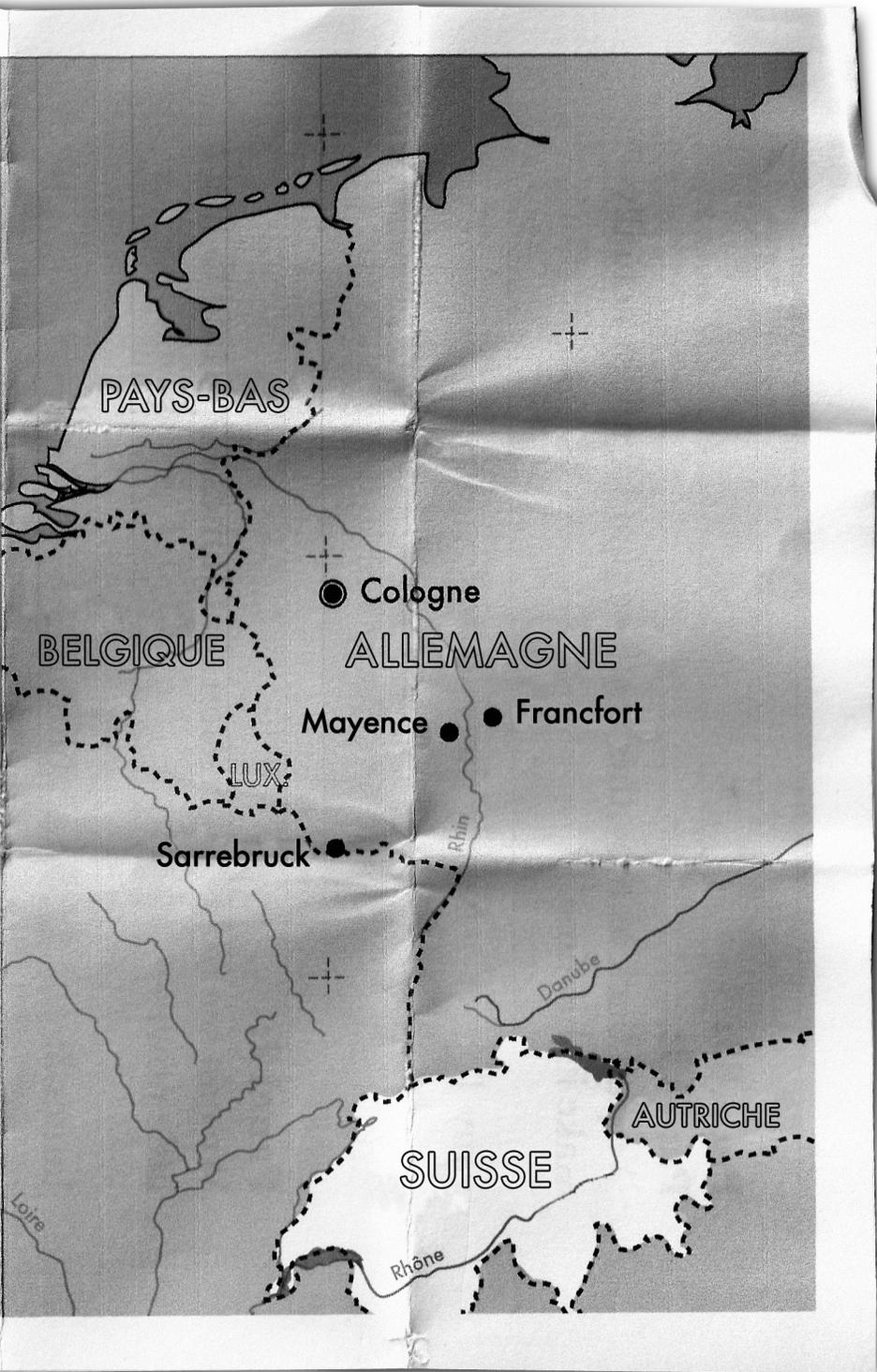
LE PRISONNIER

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

LES LIEUX CLÉS





PAYS-BAS

BELGIQUE

ALLEMAGNE

LUX

Sarrebruck

● Cologne

● Mayence

● Francfort

Rhin

Danube

AUTRICHE

SUISSE

Rhône

Loire

PREMIÈRE PARTIE

Mai-juin 1942

**« Cette guerre sera terminée
avant que l'Amérique ne soit prête au combat. »**

ADOLF HITLER, 1942

1941. Le Royaume-Uni se trouve seul face à un empire nazi s'étendant à la quasi-totalité de l'Europe. Le 22 juin, Hitler envahit l'Union soviétique, brisant ainsi le pacte de non-agression conclu avec son allié Staline. Le 7 décembre, le Japon lance une attaque surprise contre la flotte américaine basée à Pearl Harbor. Les États-Unis sont la dernière grande puissance à s'engager dans le conflit.

1942. La Seconde Guerre mondiale est désormais un affrontement global. Les forces alliées regroupées autour du Royaume-Uni, de l'Union soviétique et des États-Unis affrontent celles de l'Axe, dominées par l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

En théorie, les Alliés disposent de ressources humaines et de capacités de production bien supérieures, mais les États-Unis ne sont pas préparés à entrer en guerre. L'Allemagne, dotée d'un arsenal considérable, occupe une grande partie du territoire russe.

Pour l'emporter, Hitler doit vaincre l'Union soviétique avant que l'armée américaine ne se trouve en ordre de bataille. Tandis que toutes ses troupes militaires sont engagées à l'Est, plus de dix millions de prisonniers chargés de produire vivres, matériel et carburant participent contre leur gré à l'effort de guerre allemand.

Cette armée d'esclaves est composée de soldats capturés sur le champ de bataille, de repris de justice, d'opposants politiques et de juifs, mais aussi de travailleurs forcés venus de pays occupés, dont la France et la Pologne. Du vieillard à l'adolescent, mal nourris, ils vivent dans des conditions d'hygiène et de sécurité déplorables sous la menace permanente des brutalités infligées par leurs geôliers.

CHAPITRE PREMIER

FRANCFORT, ALLEMAGNE, MAI 1942

Sous un ciel couleur d'ardoise, Marc Kilgour s'engagea sur la passerelle de bois humide menant au pont de l'*Oper*. Pendant trois décennies, le vieux bateau à vapeur avait conduit des passagers d'une rive à l'autre du Main, avant qu'un incendie ne le contraigne à demeurer au port. Après des années passées à rouiller, la guerre lui avait offert une seconde destination : les autorités allemandes l'avaient reconverti en prison flottante.

L'*Oper* était amarré à un ponton isolé, à l'est du centre-ville de Francfort. Un lit de vase s'était formé autour de sa coque. Les fenêtres situées sous le pont avaient été obstruées par des planches, les sièges destinés aux touristes démontés afin de laisser place à des rangs d'étroites couchettes.

Marc vivait en ces lieux depuis huit mois. Désormais insensible à l'entêtante odeur de sueur et de tabac froid, il franchit l'étroite galerie qui traversait un dortoir aménagé au niveau du pont. La plupart de ses occupants ayant quitté l'*Oper* pour rejoindre leur poste, on pouvait distinguer, sous les matelas crasseux garnis de paille, d'innombrables inscriptions gravées sur les lattes de bois.

Un homme attira son attention par un grognement. Seuls les malades les plus gravement atteints étaient dispensés de travail. Marc ne le connaissait pas, mais il avait entendu

parler de ce Polonais qui s'était blessé à la main en tentant d'arrimer deux wagons, puis avait contracté une infection qui s'était étendue jusqu'à l'épaule.

Abruti par la fièvre et la douleur, l'inconnu délirait dans sa langue maternelle. Sans doute suppliait-il qu'on lui procure de l'eau ou une cigarette, mais Marc, qui redoutait de s'attirer des ennuis, préféra hâter le pas.

L'escalier menant à l'entrepont conservait les stigmates de l'incendie. Les marches de bois noires de suie crissaient sous la semelle. Marc laissa sa main glisser sur la rampe tordue. En raison de l'absence d'aération, une vive puanteur régnait dans les cales de l'*Oper*.

Les trois ampoules censées éclairer la coursive avaient rendu l'âme. Plongé dans l'obscurité la plus totale, Marc compta huit pas, sut qu'il se trouvait à la hauteur des toilettes lorsque des effluves fétides lui sautèrent aux narines, puis franchit une petite porte. Une souris détala lorsqu'il pénétra dans une pièce de forme triangulaire. Il se félicita de ne pas avoir affaire aux rats gras comme des lapins qui hantaient la coque du bateau.

Il ne possédait pas de montre, mais il estimait qu'il disposait d'une heure avant que ses cinq compagnons de chambrée ne regagnent le dortoir après douze harassantes heures de travail forcé sur les docks. Il tâtonna dans la pénombre et trouva la baguette en forme de Y qui permettait de maintenir entrouvert le hublot ovale du réduit. La cabine disposait de six couchettes réparties sur deux parois opposées. Placés dans la minuscule travée qui les séparait, un coffre et des caisses retournées faisaient office de mobilier.

L'un des prédécesseurs de Marc avait bricolé une petite étagère, mais tous les détenus conservaient leur quart, leurs gamelles et leurs maigres possessions sous leur matelas. Les larcins étaient monnaie courante, mais les voleurs savaient

ce qu'il en coûtait d'être surpris en train de fouiller une couchette.

Marc sortit de la poche de son pantalon deux petites pommes ridées qu'il posa sur la table. Il les avait chipées un peu plus tôt dans les bureaux du commissariat pour l'emploi de la main-d'œuvre. Il les aurait volontiers dévorées sur-le-champ, mais les six occupants du dortoir se faisaient un devoir de partager les vivres.

Ils formaient un petit groupe uni et solidaire. Dès qu'il en avait l'occasion, Marc faisait main basse sur les fruits, les quignons de pain et les restes de pâtisserie abandonnés par les bureaucrates allemands à l'issue de leurs réunions. Ses compagnons, eux, se servaient dans les caisses de nourriture qui transitaient par les docks et le dépôt ferroviaire.

La souris jaillit de sa cachette, détala le long d'une plinthe puis quitta la cabine. Marc se hissa sur sa paillasse. L'espace dont il disposait était si étroit qu'il était impossible de s'asseoir.

Après avoir chassé quelques blattes de sa couverture, il délaça ses bottes de cuir craquelé. Elles étaient trop grandes, et son unique paire de chaussettes était souillée de taches brunes. Ses orteils et ses talons étaient à vif, mais la souffrance que lui causaient ces ampoules mal soignées n'était rien en comparaison des démangeaisons engendrées par la vermine, la crasse et l'humidité.

Il déboutonna sa chemise et considéra ses côtes saillantes. Il avait beaucoup souffert du rationnement imposé par les Allemands, des privations qui avaient culminé de décembre à février. Il frotta les piqûres de puce dont sa peau était constellée, leva un bras et passa les ongles dans les poils de ses aisselles.

Une colonie de poux y avait élu domicile. Les yeux plissés, il étudia la demi-douzaine d'insectes de la taille d'une graine

de sésame qu'il venait d'arracher à leur refuge. Il les écrasa contre la paroi.

Restait à se débarrasser des lentes. Compte tenu de la promiscuité qui régnait sur l'*Oper*, la plupart des prisonniers ne disposant ni de vêtements de rechange, ni de douche, les parasites pullulaient.

Ces séances d'épouillage pesaient lourdement sur le moral de Marc. Il souffrait de l'absence de ses amis, de la faim et du travail forcé, mais plus encore de la crasse et de la vermine qui grouillait impunément dans ses parties les plus intimes.

Lorsqu'il se fut débarrassé de la plupart des insectes, il demeura étendu sur le dos, les yeux rivés sur les lattes vermoulues de la couchette supérieure située à moins de cinquante centimètres de son visage. Assommé par la faim, il sentit aussitôt ses paupières se fermer. Il glissa une main sous le matelas puis, esquissant un sourire, palpa du bout des doigts la carte verte qu'il y avait dissimulée.

Son simple contact l'effrayait. Depuis son arrivée à Francfort, il échafaudait un plan d'évasion. Il avait pris des risques considérables en dérobant ce document dans les bureaux de l'administration. Si tout se déroulait comme prévu, cette carte serait son passeport pour la liberté. S'il se faisait prendre, elle constituerait son arrêt de mort.



Marc n'était pas un prisonnier ordinaire. Aux yeux de l'administration du Reich, il était Marc Hortier, un Lorientais de quinze ans condamné au travail forcé en raison de sa participation à des opérations de marché noir.

Son véritable nom était Marc Kilgour. Orphelin de père et de mère, il avait quatorze ans et venait de Beauvais. Deux ans plus tôt, il avait fui l'invasion allemande pour trouver refuge en Angleterre, où il avait été enrôlé dans une unité de

jeunes agents de renseignement, une organisation baptisée CHERUB.

Jeté en prison par la Gestapo lors d'une mission de sabotage en France occupée, il avait été contraint de supprimer un codétenu afin d'échapper à ses assiduités. Désireux de le soustraire au peloton d'exécution, le directeur de l'institution avait accepté de lui laisser la vie sauve, pourvu qu'il accepte de travailler pendant cinq années en Allemagne. Marc étant légalement trop jeune pour rejoindre les rangs des esclaves du Reich, son protecteur avait falsifié son dossier puis avait ordonné qu'on lui trouve une place dans le premier train à destination de Francfort.



— Eh, tu dors ? demanda Laurent, un codétenu âgé de seize ans, en posant une main sur son torse. Espèce de feignant.

Marc souleva les paupières puis se redressa brutalement, si bien que son crâne frôla la couchette supérieure. Près de deux cents prisonniers, leur labeur achevé, avaient regagné l'*Oper*. Il pouvait entendre leurs exclamations et le martèlement de leurs bottes sur le sol métallique des coursives. La puanteur était plus forte que jamais.

— Je me reposais les yeux, dit Marc avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire. C'est épuisant de lire des documents à longueur de journée.

Laurent leva les yeux au ciel.

— Le pauvre petit, s'esclaffa un détenu prénommé Martial en déboutonnant sa chemise incrustée de poussière grise. Moi, j'ai passé douze heures à trimbalier des sacs de ciment.

Laurent était maigre, lui aussi, mais il avait conservé la carrure et les poings d'un jeune homme à qui il valait mieux ne pas chercher des noises.

— Tu n’es qu’un misérable gratte-papier, ajouta-t-il avant de se laisser tomber sur la couchette inférieure puis d’inspecter sa peau égratignée par les lourdes charges.

Ses mots étaient durs, mais le ton de sa voix restait amical. Les compagnons de chambrée de Marc enviaient sa connaissance de l’allemand et le poste privilégié qu’il occupait au commissariat général pour l’emploi, mais nul ne lui reprochait cette bonne fortune.

Tandis que ces derniers ôtaient leurs vêtements de travail, Marc roula sur le flanc et tâcha de ne pas inhaler la poussière en suspension dans la cabine.

— J’ai posé deux pommes sur la table, dit-il.

— Gaffe à l’indigestion, les gars, ironisa Martial.

Âgé de quinze ans, ce dernier avait été arrêté dans une salle de cinéma de Rouen. Sa seule faute consistait à avoir exprimé publiquement son enthousiasme lors de la projection d’un film d’actualités consacré au bombardement de Cologne par l’aviation britannique. L’officier de la Gestapo assis à deux rangs de là n’avait pas apprécié la plaisanterie. Dès le lendemain, privé de deux incisives, Martial avait pris la direction de Francfort.

— À la soupe, lança Richard en pénétrant dans le dortoir chargé d’un plateau tout cabossé où étaient posés deux miches de pain noir et un pot de soupe jaunâtre.

De nationalité belge, Richard, malgré son jeune âge, avait la maigreur, les yeux caves et le pas hésitant d’un vieillard. Dès qu’il eut déposé le plateau sur une caisse, ses camarades s’emparèrent de la cuiller et de la gamelle en fer-blanc rangée sous leur paille puis se rassemblèrent autour de la table de fortune.

— Je vais m’occuper du service, annonça Richard en se précipitant vers les miches de pain.

Ce qui se trouvait sur le plateau constituait le dîner et le petit déjeuner de six adolescents affamés, et chacun d’eux

était déterminé à ne pas en laisser une miette. Marc était chanceux : ses compagnons avaient toujours eu le sens du partage, même au cœur de l'hiver. Certains dortoirs de l'*Oper* étaient mis en coupe réglée par des tyrans qui n'hésitaient pas à faire main basse sur la nourriture et les effets des plus faibles.

— Martial, si tu touches à ce pain, je te colle la tête à travers le hublot, annonça fermement Laurent. Richard est toujours équitable, lui. Laisse-le faire.

— Obéis, Martial, ajouta un dénommé Vincent. Enlève tes sales pattes de ces miches. Si tu crois que je ne t'ai pas vu te gratter les morbaques toute la journée...

Les six garçons éclatèrent d'un rire sans joie. Cette plaisanterie était un rappel douloureux de la misère dans laquelle ils étaient plongés. Les détenus n'étant pas autorisés à posséder un couteau, Richard rompit le pain en six parts aussi égales que possible, puis versa la soupe dans les gobelets de tailles et de formes variées. Cinq paires d'yeux scrutaient le lent ballet de sa louche.

— Mets-m'en plus ! protesta Vincent. Celui de Marc est plus profond !

— Le sien est rond, le tien est carré, expliqua Richard. Tu en auras quatre louches, comme tout le monde.

Vincent croisa les bras et afficha une moue boudeuse.

— Je me fais toujours avoir.

Laurent le fusilla du regard.

Vincent était le seul codétenu à l'égard duquel Marc n'éprouvait aucune affection. Ce n'était pas un mauvais garçon, mais il passait son temps à se plaindre, et ce comportement commençait sérieusement à taper sur les nerfs de ses cinq compagnons de chambrée.

— Prends mon gobelet, si tu penses que Richard m'a avanta-gé.

À cet instant, un choc sourd retentit sur le pont supérieur.

— Bagarre, dit Martial, les yeux fixés sur le plafond.

Des exclamations se firent entendre.

Les six garçons attrapèrent leurs quarts puis s'assirent sur les caisses et les couchettes inférieures. Marc considéra les morceaux de rutabaga qui flottaient à la surface de sa soupe.

Ils achevèrent leur repas en moins de deux minutes puis léchèrent consciencieusement gobelet et cuiller. Le pain noir était rassis. Marc en fourra un morceau dans sa bouche et le mâcha lentement, étendu sur sa paille.

— Je vais couper chaque pomme en six quartiers, dit Richard en exhibant sa plaque d'identification.

Ces médailles ovales étaient frappées du numéro d'écrou de leur propriétaire. Les prisonniers avaient pris l'habitude d'en aiguiser un bord sur une pierre afin de se confectionner un couteau de fortune.

— Cinq quartiers, rectifia Marc. J'ai déjà mangé ma part, avant votre retour.

— Sans parler du reste, grinça Vincent. Je parie que tu as avalé tout ce qui t'est tombé sous la main, au bureau.

— En six, ça aurait tout de même été plus simple, protesta Richard, avant d'entailler la première pomme.

— La prochaine fois, je boulotterai tout dans mon coin, répliqua Marc.

Les fruits étaient acides. Les garçons firent la grimace mais ne firent aucune protestation. Ils savaient gré à leur camarade pour les risques encourus en connaissance de cause, alors qu'il aurait pu engloutir son butin en toute impunité.

Tandis qu'ils mastiquaient en silence, un cri se fit entendre en haut de l'escalier menant au pont supérieur.

— *Raus!*

C'était sans conteste le mot le plus fréquemment employé par les gardes allemands. Il signifiait « dehors », mais avait acquis au fil des mois un sens plus général : « sortez du lit, bougez-vous, habillez-vous ». Lorsqu'ils se sentaient

d'humeur joueuse, les soldats l'accompagnaient d'un crachat ou d'un solide coup de pied au derrière.

Les six occupants de la cabine lâchèrent une bordée de jurons lorsqu'ils entendirent deux paires de bottes dévaler lourdement l'escalier. Les prisonniers pouvaient être convoqués sur le pont pour toutes sortes de raisons : appel, fouille, désinfection.

Un garde se planta dans l'encadrement de la porte.

— Mettez vos chaussures ! brailla-t-il dans un mauvais français.

De nationalité danoise, Sivertsen, un individu trapu aux cheveux blonds, s'était engagé de son plein gré dans l'armée allemande. Un éclat d'obus logé dans son dos imprimait à son bras droit de violents tremblements. Les détenus le considéraient avec le plus extrême mépris.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Laurent.

— Obéissez, gronda Sivertsen. Pas de questions.

Depuis la cabine voisine, un second garde, qui maîtrisait mieux la langue française, expliqua qu'un train venait de dérailler. Les prisonniers étaient chargés d'en extraire le chargement.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter le dortoir, Sivertsen remarqua que Marc n'avait pas quitté sa couchette.

— Eh, toi, tu es sourd ? rugit-il.

Marc lui répondit en allemand.

— Je travaille au commissariat pour l'emploi, pas au dépôt de marchandises.

Les détenus mettaient en œuvre toutes sortes de ruses pour échapper aux travaux éreintants imposés par leurs geôliers. Soupçonneux, Sivertsen posa la main sur la matraque suspendue à sa ceinture.

— C'est une urgence. Si je te dis de te lever, tu te lèves et tu me suis.

— Désolé, mais il me faut l'autorisation du commandant Vogel, insista Marc en lui adressant un sourire espiègle. Il ne sera pas de retour avant demain matin.

À cet instant, Martial se glissa derrière Sivertsen, approcha la bouche de son oreille et poussa une exclamation semblable au cancanement d'un canard.

Le Danois brandit sa matraque et pivota sur les talons. L'arme frôla le coude de Martial, qui trouva refuge sur sa couchette et se servit de sa paillasse comme d'un bouclier. Ses camarades éclatèrent de rire.

— Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? brailla Fischer, le supérieur de Sivertsen, depuis le couloir. Pourquoi ça prend tout ce temps ?

Sivertsen, en dépit de ses aboiements, était un objet de moquerie, mais Fischer, lui, inspirait la crainte. C'était un vétéran de la Grande Guerre. À soixante-cinq ans, après une vie civile passée sur les docks, ce colosse bardé de muscles était encore vaillant lorsqu'il s'agissait de châtier les prisonniers qui refusaient d'obtempérer.

Il considéra son collègue d'un œil méprisant.

— Ces voyous te donnent du fil à retordre ?

— Non, répondit Sivertsen, soucieux de ne pas passer pour un faible aux yeux de son supérieur. Mais ce garçon-là dit qu'il travaille pour le commandant.

Marc s'apprêtait à expliquer une nouvelle fois sa situation lorsque Fischer, d'une main ferme, le plaqua contre une paroi de la cabine.

— Si tu n'as pas sauté dans tes bottes dans trois secondes, je ferai en sorte que tu chies du sang pendant un mois. Me suis-je bien fait comprendre, détenu ?

— C'est parfaitement clair, monsieur, répondit Marc d'une voix étranglée.

CHAPITRE DEUX

Marc faisait partie d'une colonne de soixante travailleurs qui progressait sur le ballast, entre les deux rails de la voie de chemin de fer. Placés en tête et en queue du convoi, huit gardes les encourageaient à hâter le pas.

— Te voilà au charbon, pour une fois, dit Alain en lui adressant une bourrade entre les omoplates.

Si les compagnons de cellule de Marc ne lui reprochaient pas sa position privilégiée, il n'en était pas de même des autres prisonniers. Alain était une petite frappe âgée de dix-neuf ans. Il occupait un dortoir abritant treize détenus, à proximité de la cabine des six adolescents.

Marc s'efforçait en toutes circonstances d'éviter cette faune aux manières brutales. Lorsqu'il était contraint de se trouver en leur présence, il se plaçait sous la protection de Laurent. Mais pour l'heure, ses bottes trop grandes blessaient ses talons. Il avait trébuché dans l'obscurité à cause d'elles et perdu de vue son ange gardien.

— Tu cherches ton petit copain ? ricana Alain en le bousculant une nouvelle fois.

— Fous-moi la paix, cracha Marc.

Un nouveau coup, plus appuyé, le déséquilibra. Il fit volte-face et fusilla son tourmenteur du regard.

— Tu es en pétard ? gloussa Alain. Eh bien, vas-y. Colle-m'en une, pour voir.

Marc s'estimait en mesure de dominer son adversaire, mais il redoutait d'être passé à tabac par ses séides. En outre, s'il parvenait à se défaire de cette meute, il serait à coup sûr rossé par les gardes.

Les prisonniers reçurent l'ordre de faire halte. Un officier à cheval vint à leur rencontre, s'entretint avec les gardes puis lança :

— Assez traîné ! En avant, au pas de gymnastique !

Les détenus se remirent en route, trotinant péniblement de traverse en traverse. Ce contingent était composé d'hommes jeunes, mais le travail harassant et le régime alimentaire qui leur était imposé les avaient considérablement affaiblis. Les jambes lourdes, ils éprouvaient les pires difficultés à presser le pas sur les pierres instables.

Tandis que cette triste troupe défilait devant lui, le cavalier jouait de la cravache. Un traînard reçut un coup en plein visage, à titre d'avertissement.

— Bons à rien de Français ! rugit-il en se lançant au petit trot derrière la colonne, se tenant prêt à corriger ceux qui auraient le malheur de perdre l'équilibre. Si vous jouez les tire-au-flanc, vous serez fouettés !

Marc enjamba l'un de ses codétenus qui, n'ayant pu suivre le rythme, s'était affalé lourdement sur le ballast. Au fond, il ne se débrouillait pas trop mal. À l'évidence, grâce à ses conditions de travail relativement favorables, il était plus vif et plus agile que les autres prisonniers. Il accéléra le pas de façon à distancer Alain puis, s'étant porté en tête du groupe, suivit les rails dans la pénombre sur près de trois kilomètres.

À la sortie d'une courbe, la colonne atteignit les lieux de l'accident, un échangeur ferroviaire situé à proximité de la gare centrale de Francfort.

Une batterie de projecteurs antiaériens illuminait des dizaines de rails parallèles enjambés par un petit viaduc. C'est au franchissement de cette structure qu'un train de marchandises

avait déraillé. Plusieurs wagons s'étaient mis en accordéon, se délestant de leur chargement composé de bois de construction et de balles de lin sur la voie principale située en contrebas.

Les incidents s'étaient multipliés au cours des derniers mois, et il ne s'écoulait plus une semaine sans qu'un convoi ne connaisse semblable mésaventure. Pouvait-il s'agir d'actes de sabotage ?

L'idée que la Résistance était toujours en activité réchauffait le cœur de Marc, mais les détenus qui l'entouraient avaient des préoccupations plus concrètes : la récupération du chargement répandu exigerait des heures de travail exténuant.

— On ne dormira pas, cette nuit, grogna Laurent en secouant la tête.

Marc lui adressa un sourire compatissant. Il était soulagé de le savoir dans les parages. À quelques mètres de leur position, trois Allemands à cheval lançaient des ordres aux gardes chargés de la surveillance de la main-d'œuvre.

Fischer jaillit de la pénombre. Il tirait par le col un prisonnier décharné, au front sanglant et à la lèvre fendue. C'était le garçon que Marc avait failli fouler au pied. À la vue de ce spectacle écœurant, énième démonstration des injustices dont étaient victimes les détenus sans défense, il sentit une colère froide le gagner.

— Par équipes de dix, ordonna Fischer en se débarrassant de sa victime d'un solide coup de pied aux fesses. Dégagez le bois de la voie puis entassez-le en haut de ce remblai. Plus vite vous en aurez terminé, plus tôt vous serez couchés.

Plusieurs trains de voyageurs étaient immobilisés derrière le convoi accidenté. Les passagers d'un express pour Berlin, penchés aux fenêtres, manifestaient bruyamment leur impatience.

L'essentiel du chargement éparpillé sur le ballast était constitué de troncs fraîchement coupés destinés à la scierie. Sans cordes ni chaînes, les garçons avaient toutes les peines du monde à les écarter de la voie principale.

Peu à peu, une foule composée de fonctionnaires des chemins de fer, de policiers et de soldats se forma aux abords des lieux du sinistre, sans qu'aucun d'eux ne lève le petit doigt pour prêter assistance aux prisonniers.

Il y avait plus de cinquante troncs à déplacer. Dès le troisième aller-retour, Marc sentit ses épaules se raidir. Ses bras étaient égratignés du coude au poignet, ses mains constellées d'échardes.

Une fois débarrassées des charges isolées, les équipes se trouvèrent confrontées à des piles de bois extrêmement instables. Comme c'était à craindre, l'une d'elles s'effondra sur un jeune Hollandais. Ses camarades s'empressèrent de le libérer, mais il éprouvait de vives difficultés à respirer.

Un soldat ivre exprima sans retenue son hilarité.

Épuisé, Marc profita de ce contretemps pour s'asseoir sur un rail et reprendre son souffle. Laurent vint à sa rencontre.

— Tu n'es pas taillé pour le travail manuel, dit-il en exhibant ses larges mains calleuses.

— Salauds de Boches, gronda Marc, tandis que deux prisonniers portaient le Hollandais à l'écart. Pourquoi ne se servent-ils pas de leurs chevaux pour tirer ces troncs ?

— À quoi bon épuiser ces braves bêtes alors que nous pouvons nous tuer à la tâche ? ricana Laurent.

— Ça ne me fait pas rire. Nous risquons tous de finir comme ce pauvre gars, écrasé par une tonne de bois.

— Ce ne serait peut-être pas plus mal. Si les Allemands gagnent la guerre, crois-tu vraiment que notre sort ait une chance de s'améliorer ?

— Ils ne gagneront pas, répliqua Marc, se remémorant un exposé du capitaine Henderson¹. Les États-Unis sont de notre côté désormais, et ils sont en mesure de produire davantage d'avions et de bombes que toutes les autres nations réunies.

1. Capitaine Charles Henderson, membre des services de renseignements britanniques et fondateur de CHERUB.

Laurent leva les yeux vers le ciel d'encre.

— C'est possible, mais nous les attendons toujours, ces foutus bombardiers.

Marc jeta un coup d'œil circulaire à la zone de triage de façon à s'assurer que nul ne pouvait l'entendre.

— Et si on s'évadait ? chuchota-t-il.

— Tu rêves. Des soldats sont postés sur le viaduc. Ils nous tireraient comme des lapins.

Marc caressa la carte verte glissée dans sa poche. Il brûlait de la montrer à Laurent, mais il était trop risqué de l'exhiber en ces lieux. En outre, ses mains étaient dans un tel état qu'il redoutait de la souiller de sang.

— Pas maintenant, dit-il. Je te rappelle que je travaille au commissariat pour l'emploi. Tous les jours, des prisonniers sont transférés. J'ai étudié la procédure, et je pense que...

Avant que Marc n'ait pu achever sa phrase, Laurent le saisit par le col de sa chemise et le força à se relever.

— Fais gaffe. Quelqu'un approche.

Les sabots d'un cheval gris pommelé martelaient la pier-raille. Le cavalier qui trottait dans leur direction portait le grand uniforme de la police des transports. Marc et Laurent étaient convaincus qu'ils allaient recevoir une pluie de coups de cravache, mais l'homme leur parla sur un ton étonnamment bienveillant.

— Vous avez l'air fatigué, dit-il dans un français guindé, mais auriez-vous l'amabilité de déplacer ces balles de lin ?

— Sans doute, monsieur, répondit prudemment Laurent.

— Merci beaucoup, ajouta Marc.

Les garçons se précipitèrent vers le convoi accidenté.

— Ne les remercie jamais, espèce de lèche-bottes, gronda Laurent.

— Je ne lui lèche pas les bottes. Mais je préfère survivre en portant des balles de lin que de crever d'épuisement en tirant des troncs.

— Il se sent juste coupable pour ce qui est arrivé au Hollandais. Donne-lui une heure, et je te parie qu'il se remettra à distribuer les coups de trique.

Contrairement aux troncs qui encombraient la voie située en contrebas, les balles de lin, éjectées du wagon de queue, avaient roulé à l'arrière du convoi.

Marc se réjouissait d'avoir été affecté au transport de ces énormes rouleaux constitués de tiges semblables à de la paille, bien plus légers que le bois de construction. Revers de la médaille, ils exhalaien une odeur de moisissure et abritaient des colonies de puces. La zone dégagée où ils avaient reçu l'ordre de les déposer était boueuse et infestée d'orties.

Constatant qu'on ne les surveillait pas étroitement, Marc et Laurent piétinèrent énergiquement la végétation avant de se mettre au travail. Redoutant d'être à nouveau assignés au transport des troncs, ils n'étaient pas pressés d'achever l'opération.

Alors qu'ils bouclaien leur cinquième aller-retour, dévorés par les puces et les semelles incrustées de terre meuble, des chevaux de trait prirent enfin le relais des détenus occupés à charrier le bois. Trois garçons les rejoignirent.

— Ça alors, quelle surprise ! ricana Alain lorsqu'il reconnut son souffre-douleur chargé d'une énorme balle de lin. Les Boches t'ont encore fait une fleur, à ce que je vois. C'est une habitude, ma parole. Tu ne serais pas une petite balance, par hasard ?

Marc se tourna dans sa direction, ce qui n'était pas chose facile compte tenu de la charge qui l'encombrait et de l'instabilité du terrain.

— Tiens, c'est marrant, nous étions justement en train de parler de toi, Laurent et moi. On se demandait si ta mère gagnait toujours sa vie en vendant ses miches dans les dortoirs de la Gestapo.

Les deux garçons qui accompagnaient Alain eurent toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— Je t'interdis de parler de ma mère, cracha ce dernier en se précipitant vers Marc. Je vais te crever, Hortier.

— Si tu touches à un cheveu de mon pote, je te le ferai payer, avertit Laurent.

Marc se sentait en sécurité aux côtés de son camarade. Lorsque Alain se trouva à quelques mètres, il lança sa balle de lin. Déséquilibré par le poids du projectile, son adversaire bascula en arrière et roula au bas du remblai. Alors qu'il tentait vainement de se redresser, il reçut un formidable coup de talon à l'arête du nez.

— Tu en veux encore ? rugit Marc en écartant les tiges de lin éparpillées sur le sol.

Il atterrit de tout son poids sur le torse d'Alain et lui porta un coup de poing en plein visage.

Posté en haut du talus, Laurent vit Fischer et l'un de ses subordonnés courir dans leur direction.

— Lâche-le ! cria-t-il.

Mais avant que Marc n'ait pu enchaîner trois pas, Fischer tenait déjà son fusil braqué sur sa poitrine.

— Reste où tu es, ordonna-t-il. Tourne-toi lentement vers moi.

Marc s'exécuta.

— À genoux, poursuivit l'Allemand. Mains sur la tête.

Dès que Marc eut obéi, Fischer lui porta un coup de crosse. Une telle attaque aurait pu lui briser le crâne, mais par chance, son agresseur avait mal estimé la distance, si bien que l'arme l'atteignit à l'arcade sourcilière.

Le visage ensanglanté, Marc s'effondra dans la boue.

— Tu oses me causer des problèmes au beau milieu de la nuit ? cracha Fischer. Tu es désormais sur ma liste noire, Hortier. Et tu peux me croire, je n'aimerais pas être à ta place.

CHAPITRE TROIS

Marc regagna sa couchette aux alentours de deux heures du matin. À six heures précises, les gardes annoncèrent l'heure du réveil à grand renfort de hurlements et de coups de bottes dans les portes.

Du bout des doigts, il palpa son front enflé et maculé de sang séché. Ne disposant pas de miroir, il ignorait à quoi sa blessure pouvait bien ressembler.

— De quoi ça a l'air ? demanda-t-il.

Sans cesser de mastiquer un morceau de pain de la veille, Laurent jeta un œil depuis la couchette supérieure.

— Tu aurais besoin d'un ou deux points de suture, mais il ne faut pas trop rêver. Au moins, ton travail de bureau te permettra de garder la plaie propre.

Marc souffrait d'une migraine épouvantable. Ses muscles, mis à rude épreuve au cours de la nuit, étaient tétanisés. Sa vessie était tendue à craquer, mais il était hors de question de participer à la bousculade matinale dans les latrines d'une saleté repoussante mises à la disposition des détenus. Bravant la foule qui déambulait dans les galeries envahies par la fumée de cigarette, il fut l'un des premiers travailleurs à quitter le bateau.

En ce petit matin, une pluie fine tombait sur Francfort. Marc n'en avait cure. Cette fraîcheur était une bénédiction, après la courte nuit passée dans l'atmosphère étouffante de l'*Oper*.

— Bonjour, *Herr* Osterhagen, lança Marc en allemand à la jeune sentinelle postée dans une guérite, au pied de la passerelle.

Osterhagen n'était pas un méchant bougre. Il procédait rarement à des fouilles et ne jouait les durs que lorsqu'il se trouvait en présence de Fischer. Chose étrange, il ne semblait souffrir d'aucun handicap. En théorie, tous les hommes aptes au combat se trouvaient au front, la garde des prisonniers étant confiée aux soldats âgés ou souffrants.

Marc soupçonnait Osterhagen d'avoir bénéficié de la protection d'amis haut placés.

— On dirait que tu en as bavé, la nuit dernière, dit ce dernier en lui tendant une veste crasseuse au dos frappé de grandes lettres rouges formant l'inscription KG².

— Cadeau de *Herr* Fischer, expliqua Marc en passant le vêtement.

— Quel sauvage, celui-là, soupira Osterhagen en ouvrant le portail. Tu ferais mieux de rester en dehors de son chemin.

Chose étonnante, certains prisonniers étaient autorisés à rejoindre sans escorte leur lieu de travail, sans autre mesure d'identification que ce vêtement comportant deux initiales. De temps à autre, un détenu tentait sa chance, mais on n'avait jamais entendu parler d'une tentative d'évasion couronnée de succès.

Francfort était situé à deux cents kilomètres de la frontière française et il était impossible de se déplacer librement sans papiers d'identité dans un territoire fourmillant de postes de contrôle. Peu de travailleurs forcés parlaient correctement la langue du pays, si bien qu'ils étaient condamnés à voler pour se nourrir.

Les fuyards étaient soit fusillés soit déportés vers les mines de Silésie.

2. KG : acronyme du mot allemand *Kriegsgefangener*, qui signifie « prisonnier de guerre ».

Dès qu'il se trouva à distance du portail, Marc s'engouffra dans une ruelle et se soulagea contre un mur de briques. Enfin, il suivit la berge du Main en direction des bureaux du commissariat général du Reich pour l'emploi de la main-d'œuvre.

En dépit de l'heure matinale, quatre garçons âgés de quinze à seize ans, tous membres des Jeunesses hitlériennes, avaient établi un barrage afin de contrôler l'accès à la *Großmarkthalle*. Marc trouvait leur uniforme aussi grotesque que déplaisant : chaussettes hautes, short court et chemise brune ornée d'un brassard à croix gammée.

— Où vas-tu comme ça ? demanda le plus grand d'entre eux.

L'un de ses complices se posta derrière Marc et fit tournoyer un long bâton de bois.

— Au commissariat pour l'emploi de la main-d'œuvre, comme toutes les fois où tu m'as posé la question.

— On dirait que le petit Français s'est levé du mauvais pied, dit le garçon, provoquant l'hilarité de ses camarades. Montre-moi ta plaque d'identification.

Marc défit un bouton de sa chemise et exhiba sa médaille de prisonnier. L'une des sentinelles en culotte courte nota son matricule dans un carnet.

— Qu'est-ce que tu sens mauvais, dit-il. Vous ne vous lavez donc jamais, vous autres, les Français ?

— Tu peux passer, dit le chef du groupe en faisant un pas de côté. Tu gâches le décor. On te punira pour ça, un jour ou l'autre.

Ce n'était pas une menace en l'air. Si les membres des Jeunesses hitlériennes s'habillaient comme des boy-scouts, ils étaient imprégnés de la doctrine raciste prônée par le Troisième Reich. Les autorités fermaient les yeux chaque fois qu'ils démontraient leur ferveur nazie en intimidant ou en tabassant les rares étrangers qui leur tombaient sous la main.

Marc marcha droit devant lui. Dans son dos, il entendit les quatre garçons éclater de rire.

— Il tremblait comme une feuille, s'exclama l'un d'eux sur un ton triomphal. Tous les Français sont des lâches.

Marc brûlait de lui faire ravalier ses railleries, mais il préféra se bercer de la certitude que ces crétins arrogants, dès leur dix-septième anniversaire, seraient envoyés sur le front de l'Est, et qu'un char soviétique se chargerait de leur remettre les idées en place.

La *Großmarkthalle* était une halle commerciale bâtie au bord du fleuve. Sa superficie équivalait à celle de trois terrains de football. Destinée à l'origine au stockage des marchandises en gros, son emplacement, à proximité des docks et de la gare de triage, avait conduit les autorités à la reconverter en plate-forme où transitaient troupes, prisonniers de guerre, produits chimiques et biens de consommation fabriqués dans les usines de Francfort.

Comme tous les matins, la sentinelle autorisa Marc à pénétrer dans la *Großmarkthalle*, où des travailleurs à bout de forces faisaient rouler des pneus et des barils vers le quai réservé aux trains de marchandises. C'était un espace immense dont le toit, soutenu par des arches de béton, culminait à trente mètres de hauteur. Il dut le traverser d'un bout à l'autre pour rejoindre les bureaux du commissariat général pour l'emploi, établis dans une structure comportant six étages.

Non loin de là, sous la surveillance de trois soldats de la SS et de leurs bergers allemands, une centaine de prisonniers se tenaient accroupis dans un enclos. Marc remarqua les étoiles jaunes cousues sur leurs vêtements. Il s'agissait de résidents de Francfort. À la différence des juifs étrangers, ils étaient rasés de frais et ne semblaient pas souffrir de la faim.

Le commissariat général occupait les cinquième et sixième étages. L'ascenseur étant réservé aux seuls Allemands, Marc

dut gravir péniblement dix volées de marches métalliques. Le personnel était majoritairement composé de dactylographes et d'archivistes entassées dans un espace ouvert dont la moitié des fenêtres donnaient sur le fleuve et l'autre sur l'intérieur de la *Großmarkthalle*.

Avant huit heures, Marc n'avait d'ordinaire pour toute compagnie qu'un homme à tout faire allemand et deux femmes de ménage ukrainiennes. Aussi fut-il surpris d'entendre le commandant Vogel hurler au téléphone dans son bureau privé.

Redoutant de faire les frais de cette colère, Marc s'empara d'une pile de dossiers entreposés dans une corbeille portant l'étiquette À CLASSER et se dirigea vers les toilettes. Il avait l'intention de se rafraîchir avant de se retrancher dans la salle des archives située à l'étage supérieur.

À peine eut-il aligné deux pas que Vogel se planta dans l'encadrement de la porte, le combiné vissé à l'oreille, le câble téléphonique tendu d'un bout à l'autre de son bureau.

— Pose cette paperasse et viens ici immédiatement, gronda-t-il.

L'une des femmes de ménage lui adressa un sourire compatissant. Marc replaça les dossiers où il les avait trouvés puis attendit que le commandant achève sa conversation. Il comprit rapidement que ce dernier avait maille à partir avec un directeur d'usine des environs.

— Foutue Gestapo ! hurla Vogel en raccrochant brutalement le combiné. Tu as vu ces juifs, en bas ?

— Oui monsieur.

— La Gestapo a l'intention de les transférer immédiatement en Pologne. J'ai déjà eu assez d'ennuis comme ça, quand ils ont décidé de rafler tous les ouvriers juifs. Mais ceux-là sont des travailleurs qualifiés : des scientifiques, des médecins, des ingénieurs. Les directeurs d'usine sont vent

debout contre ces mesures. Cette politique les prive d'une main-d'œuvre irremplaçable !

Vogel frappa du poing sur son bureau puis poursuivit sa diatribe.

— En tant que responsable de ce commissariat, je suis censé disposer des pleins pouvoirs sur l'organisation du travail dans l'ensemble de la région, mais la Gestapo passe son temps à me mettre des bâtons dans les roues. Comment pourrions-nous gagner cette guerre, si l'élite du pays est condamnée à travailler dans des fermes en Pologne ?

Marc n'avait aucune envie de voir le Reich sortir vainqueur du conflit, mais il garda pour lui ces considérations.

— Je ne sais pas, monsieur, bredouilla-t-il.

— Pour couronner le tout, je n'arrive pas à joindre le quartier général de Berlin. Je veux que tu coures à la poste centrale afin d'envoyer ce télégramme.

Marc s'empara de la note manuscrite que lui tendait son supérieur.

— Ce sera fait dès l'ouverture des guichets, assura-t-il.

— Quoi ? s'étonna Vogel avant de jeter un coup d'œil à sa montre. Oh, toutes mes excuses. Je n'avais pas conscience qu'il était si tôt. J'ai passé la moitié de la nuit à écouter les jérémiades des patrons. J'ai un peu perdu le fil du temps. Et j'avoue que j'ai une faim de loup.

— Voulez-vous que je descende vous chercher quelque chose à la cantine, monsieur ?

— Volontiers, sourit Vogel. Je vais te confier ma carte de rationnement.

En ouvrant le tiroir de son bureau, il renversa accidentellement un monceau de documents administratifs. Lorsque Marc se pencha pour les ramasser sur le parquet, il ressentit une douleur fulgurante au niveau des reins.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda Vogel.